



Guerre et représentations de la violence : efficacité et échecs de la littérature de jeunesse en guerre mondiale

Manon Pignot

► To cite this version:

Manon Pignot. Guerre et représentations de la violence : efficacité et échecs de la littérature de jeunesse en guerre mondiale. Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles), Oct 2012, France. halshs-00804814

HAL Id: halshs-00804814

<https://shs.hal.science/halshs-00804814>

Submitted on 26 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque international
Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles)
18-19 octobre 2012
co-organisé par la Bibliothèque nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-
Ferrand / Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique (CELIS)
Avec la collaboration de l'Université Paris - Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de
recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)
PROGRAMME ANR Enfance Violence Exil (EVE)
Vidéo du colloque
http : www.enfance-violence-exil.net

Manon Pignot, « Guerre et représentations de la violence : efficacité et échecs de la littérature de jeunesse en guerre mondiale ».

Aborder la littérature de jeunesse en temps de guerre implique forcément, pour l'historien de l'enfance, de se poser la question de ses *effets* sur le lectorat, autrement dit de son efficacité. C'est particulièrement frappant pour les deux guerres mondiales dans la mesure où ces dernières constituent des moments-clés dans l'utilisation de la culture enfantine pour mobiliser, voire instrumentaliser la jeunesse. C'est à la Belle Epoque, à la veille de la Grande Guerre, que se définit véritablement l'enfance moderne, tant en termes de législations scolaires et judiciaires, adoptées presque partout en Europe, qu'en termes d'évolution de la place de l'enfant dans la famille ou de développement d'un marché culturel et économique à part entière. Dans ce contexte général, la Première Guerre mondiale inaugure un nouveau rapport de l'enfance au phénomène guerrier qui reste prégnant pour toute la période contemporaine.

Les enfants occupent désormais une place spécifique dans le dispositif guerrier contemporain, à la fois comme cibles et victimes potentielles, mais aussi comme témoins, voire comme acteurs. Cette place nouvelle se traduit notamment en termes culturels : chez tous les belligérants – même si des variations importantes perdurent d'un pays à l'autre – les enfants se voient assigner un rôle particulier dans les discours de mobilisation : on en appelle à eux pour donner un sens à la guerre, pour soutenir l'engagement des hommes, pour mobiliser les adultes de la société civile, c'est-à-dire pour galvaniser et unir la nation en lutte. Mais ces discours de propagande, dont la littérature et la presse enfantines sont des supports privilégiés, ont aussi pour enjeu de mobiliser les enfants eux-mêmes, en tant qu'acteurs secondaires de l'effort de guerre. L'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale s'est déjà largement chargée de l'étude de ces supports¹. Toutefois, dans la perspective d'une histoire faite « à hauteur d'enfant », l'analyse de ces publications participe également à une histoire intime de

¹Stéphane Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants 14-18. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, rééd. 2005.

l'expérience de guerre juvénile² : elle permet en effet d'interroger la porosité de la violence dans les représentations autonomes du conflit faites par les enfants, autrement dit d'interroger l'efficacité des discours de guerre portés alors par la littérature et de la presse enfantines.

Il est bien entendu qu'« autonomes » ne signifie pas « spontanées » : les représentations juvéniles de la Grande Guerre s'inscrivent dans un contexte culturel et idéologique où l'expression enfantine est fortement encadrée : par l'école d'abord, où les leçons ont été adaptées au nouveau climat de guerre ; par les loisirs ensuite, puisque jeux et jouets s'ajoutent à la littérature et à la presse pour véhiculer l'exaltation patriotique et la stigmatisation de l'ennemi ; par la famille, enfin, et les institutions religieuses. Les productions enfantines s'élaborent donc dans un contexte général de suggestion plus ou moins intense. A l'historien de chercher les signes de l'efficacité relative de la propagande à travers les formes d'intériorisation du discours, de ses codes et de ses enjeux. Les correspondances enfantines en sont un premier lieu d'observation : on y constate combien les jeunes scripteurs se sont approprié le vocabulaire du temps. La toute jeune Françoise Marette, future Dolto, alors âgée de 6 ans, écrit par exemple à son oncle Pierre : « J'espère que tu as tué beaucoup de boches. si tu voulais m'envoyer une balle allemande, je serais bien contente »³. Quelques semaines plus tard, dans une autre lettre à cet oncle chéri, elle ajoute : « Je pense que tu tura beaucoup de boches quand tu retournera au feu et qu'il ny en aura plus beaucoup et que nous pouron prendre lalemagne »⁴. On voit combien la littérature et la presse enfantines jouent un rôle clé dans la diffusion d'un certain vocabulaire de guerre, jusqu'à l'argot des tranchées. Il n'est pas étonnant qu'une jeune bourgeoise comme Françoise parle des « Boches » : quand bien même les adultes de sa famille n'emploieraient pas ce terme péjoratif désignant les Allemands, Bécassine, l'héroïne de son illustré favori, *La Semaine de Suzette*, le fait allégrement.

Mais le transfert d'un vocabulaire argotique et militaire n'est pas seul en cause. Ce sont aussi des métaphores, des représentations concrètes du combat qui semblent bien passer dans l'univers enfantin, et avec elles l'extrême violence qui les accompagnent, comme en témoigne cette rédaction d'un écolier de 9 ans répondant à la question « Que voudriez-vous être en ce moment ? » : « Cher petite maitresse. Ce que je voudrais etre. Pourquoi. Poilu de la classe 17. Pourquoi pour tué la germanique et je voudrais faire ça pour la France et pour ma PATRIE. je

2Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 2012.

3Françoise Dolto, *Lettres de jeunesse. Correspondance (1913-1938)*, Paris, Gallimard, 2003 (éd. revue et augmentée de la 1^{ère} éd., Paris, Hatier, 1991) ; lettre du 14 juillet 1915. L'orthographe et la syntaxe originales ont été respectées, comme pour toutes les citations enfantines suivantes.

4Ibid., lettre du 7 septembre 1915.

Colloque international
Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles)
18-19 octobre 2012
co-organisé par la Bibliothèque nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-
Ferrand / Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique (CELIS)
Avec la collaboration de l'Université Paris - Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de
recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)
PROGRAMME ANR Enfance Violence Exil (EVE)
Vidéo du colloque
http : www.enfance-violence-exil.net

voudrais être dans la tranchée et courir la baïonnette pour faire sortir leur choucroute. moi je voudrais être dans les épiques et dans l'infanterie coloniale parce que on y va à la baïonnette ou alors en reconnaissance à 4 pattes pour couper la caboche aux boches ou alors aller en avion pour les prendre en position. pas de Kultur. plutôt de la grikkultur. pas de piage. c'est pas la guerre. la guerre c'est comme j'ai dit. VIVE LA FRANCE. 1916 »⁵. Voir FIGURE 1 On retrouve ici tout un imaginaire héroïque largement véhiculé dans la littérature pour jeunes garçons – les avions, les troupes coloniales – associée à la mention d'un geste d'extrême violence comme l'éviscération de l'ennemi : « sortir leur choucroute à la baïonnette ». La pirouette humoristique autour de la « choucroute » ne doit pas faire écran, ici, à la brutalité de la scène imaginée.

En tant que forme alternative d'une parole enfantine, les dessins retrouvés de la Grande Guerre constituent un autre lieu d'observation de l'intériorisation des codes de la propagande⁶. On y mesure combien l'imagerie des illustrés est réinvestie par les jeunes dessinateurs à travers des objets-marqueurs dont le casque à pointe est sans nul doute le plus important. De même, l'assimilation de l'ennemi allemand au porc – dans la presse pour adultes comme celle pour les enfants – donne lieu à de nombreuses représentations du Kaiser sous forme de cochon. Parmi le millier de dessins conservés dans le fonds Saint-Isaure du Musée du Vieux Montmartre, un certain nombre pourraient être réunis sous le titre « les petits plagiaires de Poulbot ». Si l'imitation du trait est évidente, les écoliers ont également emprunté au célèbre dessinateur montmartrois des situations et des répliques. Voir FIGURES 2 et 2 bis

Toutefois, le processus d'intériorisation est parfois plus subtil et plus autonome encore. La seule consigne professorale ne saurait suffire à expliquer le désir manifeste de la jeune

⁵Rédaction de Viricorci, mars 1916, école de garçons de la rue Lepic, fonds Sainte-Isaure (sans cote), Musée du Vieux Montmartre.

⁶Manon Pignot, *La guerre des crayons. Quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre*, Paris, Editions Parigramme, 2004.

génération de s'approprier ainsi les codes du discours de guerre et, notamment, de se conformer à ses injonctions au sacrifice, au nom du sacrifice suprême consenti pour elle par les combattants. Simone de Beauvoir, née en 1908, raconte ainsi ce souvenir : « J'inventai de ranger dans un boîte toutes les friandises qu'on m'offrait : quand la caisse fut pleine de gâteaux rassis, de chocolat blanchi, de pruneaux desséchés, maman m'aida à l'emballer et je la portai à ces demoiselles [du cours Désir] Elle évitèrent de me congratuler trop bruyamment, mais il y eut au-dessus de ma tête des chuchotements flatteurs »⁷. C'est bien sûr parce qu'elle baigne, chez elle comme à l'école privée qu'elle fréquente, dans une atmosphère d'exaltation patriotique que la jeune Simone a l'idée de ce geste. Pourtant, c'est bien aussi parce que l'injonction sacrificielle fonctionne qu'elle invente ce qui s'avère être une pratique autonome de mortification.

Si l'efficacité du discours de guerre nous semble donc avérée, elle est cependant relative. L'attitude de l'instituteur, mais surtout le climat familial peuvent grandement contribuer à nuancer les effets de la propagande. Ainsi, dans la même liasse de rédactions de la 8^{ème} classe de la rue Lepic, à côté du texte bravache et fortement germanophobe de l'élève Viricorci, on trouve également celui de l'élève Pisani ; à la même question « Que voudriez-vous être en ce moment ? », ce dernier répond tout autrement : « Se ce que je voudrais etre en ce moment. Pourquoi Je voudrais être un tou petit bébé pour pas allé à la guerre pour pas me fère blèssé à la batalle on poure me blessé dans un bra et on pouré me coupé le bra et je poure plu travailler pour ma famille je laisserai un bébé et je gagnere plu darjen je laisserai mourir ma femme en pouven plus gagne de sous je pourai plus acheter de la nourriture et toute ma famille mourai »⁸. C'est peut-être au début de la guerre que le discours de mobilisation enfantine connaît son efficacité la plus grande. La guerre longue, qui s'accompagne de la découverte durable de la souffrance, émousse sans doute les ardeurs belliqueuses ; surtout, elle rend à la guerre sa réalité terriblement pragmatique, et la dépouille peu à peu de ses oripeaux héroïques. Dès la fin 1915, les sources enfantines sont émaillées de petits signes attestant les limites de l'efficacité du discours de guerre. La confrontation de copies et des corrections apportées en rouge par les enseignants est à cet égard très éloquente ; elle permet en effet de constater que les représentations véhiculées par le discours de guerre ne prennent pas toujours : « J'éprouve *de la pitié* pour ce pauvre mutilé », écrit par exemple une écolière en

⁷Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, p. 32.

⁸Rédaction de Pisani, mars 1916, école de garçons de la rue Lepic, fonds Sainte-Isaure (sans cote), Musée du Vieux Montmartre.

Colloque international Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles) 18-19 octobre 2012 co-organisé par la Bibliothèque nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand / Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique (CELIS) <i>Avec la collaboration de l'Université Paris - Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)</i> PROGRAMME ANR Enfance Violence Exil (EVE) Vidéo du colloque <i>http : www.enfance-violence-exil.net</i>
--

février 1916, terme que l'institutrice biffe pour le remplacer par « de l'admiration »⁹. **FIGURE**

3

Pour certains enfants, le prolongement de la guerre entraîne également la découverte de l'ennemi dans son altérité. Ce n'est plus seulement « l'ennemi de papier », l'ogre de la fable affublé d'un casque à pointe ; il devient l'ennemi réel, banalement humain. Le témoignage de Simone Pissis, recueilli par Albert Ratz, est à cet égard saisissant ; il rassemble en effet, avec une intensité indéniable, l'apport de la littérature enfantine dans la construction d'un imaginaire de guerre et le choc de la confrontation à l'ennemi réel :

« C'est sûrement le plus vieux souvenir gardé de mon enfance. Je devais avoir cinq ans. Tout le monde à Saint-Victor parlait des prisonniers de guerre prussiens qui travaillaient pour Monsieur Delaly. Ils élargissaient et empierraient le chemin qui va à la carrière de Rouziganet. Au début, les parents nous avaient interdit d'aller les voir ; je ne sais pas pourquoi. Je crois que cela leur faisait peur. Puis, un beau jour, c'était en hiver, cela je m'en souviens très bien parce qu'il faisait bien froid, j'entends dire que mes camarades vont descendre voir les boches. Moi, je fais la comédie pour y aller aussi ; mes copines plaident pour moi et finalement me voilà partie. Les esprits étaient survoltés : les garçons faisaient provision de pierres pour jeter sur les boches. Moi, j'avais vu dans des albums pour enfants les Prussiens qui avaient une trogne rouge à faire peur, un casque à pointe et un ventre d'ogre plein de choucroute... des monstres ! Arrivés, nous n'en avons pas cru nos yeux ! On ne pouvait pas les reconnaître et pourtant c'étaient eux avec des habits gris ou verts, je ne sais plus bien. Et puis blonds, blonds comme les filles qui venaient parfois de Paris ! Ils paraissaient très jeunes, presque des gamins, et ils étaient sales ! Leurs uniformes étaient rapetassés et tout couverts de boue ; leurs mains étaient emmaillottées dans des vieux chiffons tout sales. On voyait que ce n'étaient pas des terrassiers. Ils étaient si maigres, si pâles, ils avaient l'air si fragiles ! ça faisait pitié. On est restés ahuris quelque temps, les gars ont laissé tomber leurs cailloux et puis nous sommes retournés au village. Je crois bien qu'on était muets et on se sentait tout bêtes. Aussitôt arrivée, j'ai été questionnée par les femmes : "Alors, Simone ! Tu les as vus les boches ? Raconte !" Et comme je ne savais pas quoi dire, elles insistaient : "Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne sais plus parler ? Allons parle ! Dis ce que tu as vu !" Il paraît qu'à la fin je me suis mise à pleurer. C'est la seule réponse qu'elles ont eu de moi... »¹⁰.

⁹Copie de Marcelle Lefebvre, cours moyen, école Pierre Bertrand, Boulogne-sur-mer, février 1916 (BDIC, F°Δ 1126 / 8 Cx 001).

¹⁰Témoignage de Simone Pissis tiré de l'enquête orale menée dans les années 1980 par Albert Ratz pour la préparation de son livre *Potiers et mineurs de terre. L'histoire d'un village de l'Uzège : Saint-Victor-des-*

A l'échelle individuelle, la porosité entre littérature de guerre et expérience enfantine a donc, sans aucun doute, ses limites. A l'échelle collective, on ne peut cependant mettre de côté l'impact potentiel de cultures de guerre manichéennes, violentes et racistes dans la formation culturelle de la génération qui devient adulte dans les années 1930. Qu'il s'agisse de la stigmatisation du « Boche » voleur, goinfre et brutal pour les petits Français, ou de celle des « Ivan », c'est-à-dire des slaves barbares pour les petits Allemands, on retrouve ainsi soulignées, dans chaque pays belligérant, l'infériorité et la malignité consubstantielles de l'ennemi. Le choc et le désespoir de la défaite ont certainement décuplé, en Allemagne, les effets en germes dans chacune des cultures de guerre nationales. Le sentiment de supériorité nationale, exalté partout pendant la guerre, ne pouvait guère que s'entrechoquer avec la rancœur de la défaite, au moins dans les classes moyennes protestantes fortement militarisées pendant le conflit¹¹.

L'encadrement idéologique de la jeunesse, bien connu pour la Seconde Guerre mondiale, n'est donc pas, en soi, nouveau en 1939. La Grande Guerre en a déjà, largement, posé les bases. Dans les démocraties européennes, on voit ainsi réapparaître en septembre 1939 des modes d'adaptation au nouveau contexte de guerre identiques à celles de 1914 : mêmes titres, mêmes collections, mêmes usages. Ce qui change radicalement avec la Seconde Guerre mondiale – c'est-à-dire, pour la France, à partir de 1940 – tient tout autant à la *nature* de cet encadrement qu'à son *objectif*. La mobilisation culturelle se double désormais d'un encadrement militariste, et ce dès avant guerre en Italie et en Allemagne ; de même, l'objectif n'est plus seulement l'exaltation de la défense patriotique – en l'occurrence de la République pour le cas français – mais bien la création d'un « homme nouveau », initiateur d'un nouvel ordre européen et mondial¹². L'historien Pierre Giolitto souligne d'ailleurs, à propos du cas français, un paradoxe intéressant : l'exaltation patriotique portée par le régime de Vichy – à travers ses organisations de jeunesse comme les Chantiers de la Jeunesse, mais aussi par la littérature et la presse illustrée – a sans doute eu pour effet d'entretenir l'animosité vis-à-vis de l'occupant, voire, pour les plus âgés, de les pousser vers le maquis¹³.

Oules, Pont-St-Esprit, Editions de la Mirandole, 2002.

¹¹Andrew Donson, *Youth in the fatherless Land. War, Pedagogy, Nationalism and Authority in Germany, 1914-1918*, Harvard University Press, 2010.

¹²Voir Manon Pignot, « Expériences enfantines de la Seconde Guerre mondiale », in Guillaume Piketty et Jean-François Muracciole (dir.), *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », à paraître en 2014.

¹³Pierre Giolitto, *Histoire de la jeunesse sous Vichy*, Paris, Perrin, 1991.

Colloque international
Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (20-21e siècles)
18-19 octobre 2012
co-organisé par la Bibliothèque nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-
Ferrand / Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique (CELIS)
Avec la collaboration de l'Université Paris - Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de
recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)
PROGRAMME ANR Enfance Violence Exil (EVE)
Vidéo du colloque
http : www.enfance-violence-exil.net

Pour conclure, on voudrait tenter d'esquisser une réflexion plus générale sur la représentation de la violence *consentie* par l'enfant. Ce qui distingue le plus radicalement la littérature de guerre juvénile d'autrefois de celle d'aujourd'hui tient à une question essentielle : celle de la violence perpétrée *par* les enfants ou les adolescents. La littérature enfantine de 1914-1918 exaltait ainsi des personnages fictionnels, ou semi-fictionnels, de jeunes héros qui se sacrifiaient pour la cause de la Patrie. Sans encourager les jeunes lecteurs à les imiter, le discours dominant les invitait à mettre en pratique cet esprit de sacrifice dans la vie à l'arrière. A l'opposé, et l'on comprend bien pourquoi, la littérature de jeunesse actuelle, associe systématiquement les figures fictionnelles d'enfant-combattant à des victimes. Un rapide parcours des titres et des choix d'illustrations d'ouvrages récents le démontrera sans peine ; à strict titre d'exemple, la couverture de l'ouvrage *Petite Etoile. L'enfant-soldat* représente ainsi une petite fille blessée au ventre et entourée d'une cible, comme celle d'un viseur de fusil-mitrailleur¹⁴. L'écart qui sépare ces deux modes de représentation antagonistes traduit, évidemment, l'élévation des seuils de tolérance à la violence de guerre des sociétés occidentales. Il semble désormais difficilement admissible, c'est-à-dire pensable, que l'enfant puisse être acteur de la violence de guerre. L'expérience de guerre enfantine ne peut donc être relatée que d'un point de vue strictement victimaire. C'est ce qui explique sans doute que, parmi les plus grands scandales de « faux » en littérature de ces dernières années, on trouve deux ouvrages écrits à la première personne et présentés comme des récits « à hauteur d'enfants » : *Fragments* du pseudo-Wilkomirski et *Survivre avec les loups* de Misha Defonseca¹⁵. Comme l'analyse Charlotte Lacoste, « la parole et le point de vue de l'enfant se sont peu à peu imposés dans les écritures liées à la violence extrême. Ce dispositif narratif

¹⁴Stéphane Cerveau et Anne Gérardin, *Petite étoile. L'enfant-soldat*, Paris, Les oiseaux de papier, collection « L'inacceptable », 2008.

¹⁵Benjamin Wilkomirski, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Paris, Calmann-Levy, 1996 ; Misha Defonseca, *Survivre avec les loups. De la Belgique à l'Ukraine, une enfant juive à travers l'Europe nazie, 1941-1944*, Paris, Robert Laffont, 1997.

[...] connaît un tel succès que c'est dans cette langue faussement enfantine que se contrefont le plus aisément les témoignages. [...] Cela explique aussi que l'on s'y soit laissé prendre : outre que la vérité est censée sortir de la bouche des enfants, la représentation de l'enfance persécutée ou exterminée possède un pouvoir de commotion incomparable qui court-circuite la réflexion et annule la possibilité même d'une distance critique »¹⁶. Pourtant, loin d'être une invention des dernières décennies, la participation des enfants et, plus encore, des adolescents au phénomène guerrier était déjà sinon officielle, du moins effective et considérée comme légitime au début du XIXe siècle. Ce n'est donc plus tant la réalité du phénomène qui reste aujourd'hui à interroger mais bien son déplacement progressif, après la Grande Guerre, du champ du légitime vers celui de l'intolérable.

¹⁶Charlotte Lacoste, « L'enfant-soldat dans la production culturelle contemporaine », dans Manon Pignot (dir.), *L'enfant soldat. XIXe-XXIe siècle. Une approche critique*, Paris, Armand Colin, collection « Le fait guerrier », 2012, p. 121.